

Le vicomte s'était rendu à l'une de ces fermes, mais il devait rentrer déjeuner.

Maxime reconnut à peine son ancien serviteur.

Les souvenirs de sa première enfance, si choyés auprès d'une mère qui l'idolâtrait, s'étaient presque effacés à la suite d'une fièvre typhoïde à laquelle il avait failli succomber chez sa tante.

Tout en installant dans sa chambre son jeune maître, Prosper le contemplait les larmes aux yeux.

—Que remarquez-vous donc en moi ? lui demanda Maxime.

—Que vous ressemblez beaucoup à Mme votre mère... moins cependant qu'autrefois. Vous avez son sourire. Seulement vous êtes brun comme M. votre père, tandis que Mme votre mère était blonde.

Maxime brûlait du désir d'interroger le vieillard.

—Je vous parais bien frêle, bien délicat pour un Borianne, n'est ce pas, Prosper ?

—C'est vrai ; mais je retrouve dans vos traits l'expression de fierté qui distingue votre race. On voit que vous avez poussé à l'ombre. Il vous aurait fallu le grand air, l'habitude de la marche, du cheval, de tous les exercices du corps. Ce n'est pas ce qui vous manquera ici.

—Très bien, Prosper ; mais je n'y trouverai guère de plaisir. Un bon livre m'est plus précieux que le meilleur cheval.

—C'est un goût que vous tenez de Mme votre mère. Elle savait tout et elle apprenait encore.

Maxime lui tendit la main.

—Merci, Prosper. Quand nous serons seuls, vous me parlerez souvent de ma mère ; rien ne saurait me faire plus plaisir.

Un roulement de voiture se fit entendre.

—Voici votre père, dit le vieillard ; je vais l'avertir. Maintenant, monsieur Maxime, je vous demanderais de ne plus me dire vous ; parlez-moi comme jadis, quand vous étiez tout petit et que je vous faisais sauter sur mes genoux.

—C'est entendu, Prosper.

Maxime courut à la fenêtre pour voir ce père étrange, qui était resté si longtemps sans se préoccuper de lui.

Un homme de haute stature, taillé en hercule, descendit de voiture.

Prosper s'avança à sa rencontre et lui dit quelques mots.

Le vicomte porta la main à son front et sembla réfléchir une demi-minute. Puis d'un pas décidé, il gravit les marches du perron.

Maxime s'empessa de descendre.

Le père et le fils se rencontrèrent sur le palier du premier étage. Hector de Borianne ne tendit pas les bras à son fils.

Il l'enveloppa d'un regard pénétrant, curieux, bizarrement indiscret, et ne laissa que trop voir sa surprise de trouver en ce jeune homme de seize ans tant de débilité et de grâce féminine.

Il ouvrit la porte qui donnait sur son cabinet de travail, puis fit entrer cérémonieusement Maxime.

Chez un étranger, le baron de Borianne n'aurait pas été reçu de façon différente.

Le vicomte lui désigna un siège, et prit place devant son bureau.

—A la bonne heure, dit-il en essayant d'être aimable, tu n'as pas perdu de temps.

—J'avais hâte de vous voir, mon père, de... vous embrasser.

Le vicomte, ému plus qu'il ne voulait le laisser paraître, ouvrit enfin ses bras au jeune homme.

Maxime s'y précipita.

Ce premier baiser paternel lui sembla d'une douceur infinie.

Son cœur se sentit allégé, pour un instant, de tout le lourd fardeau qui l'oppressait.

Après avoir demandé des nouvelles de sa sœur, le vicomte se contenta de dire :

—Ton grand-père se porte toujours comme le Pont-Neuf ?

—Très bien ; seulement sa vue s'affaiblit.

—Il te gâte ?... Il t'a toujours gâté ?

Maxime ne savait pas dissimuler.

—Eh bien, si tu veux me faire plaisir, ne te laisse pas accaparer par lui. Reste indépendant. Avec cinq cents francs par mois, un étudiant peut vivre largement à Paris. A partir de ce mois, tu les auras.

Etranger à tout sentiment intéressé, il répugnait à Maxime de traiter de telles questions dans cette première entrevue.

Sachant que son père ne possédait en tout et pour tout que ce maigre domaine de Courlande :

—Je ne voudrais pas, dit-il, vous être une lourde charge. A Paris, tout en étudiant, je puis donner des leçons...

—Vous !... un Borianne ! Voilà une idée qui, à seize ans, ne me serait jamais venue.

Une expression de mépris se peignit dans ses yeux, où couraient des lueurs de folie.

Maxime ne put soutenir ce dur regard.

Il n'y comprenait rien : un tel orgueil dépassait son entendement. Pour s'appeler de Borianne, il ne se considérait nullement comme un être supérieur, et à la pensée de gagner sa vie en donnant des leçons, comme le faisait sa mère étant jeune fille, ne lui semblait nullement dégradante.

Cependant il se taisait, afin d'éviter une discussion.

Le vicomte comprit d'ailleurs combien son langage était blessant pour le jeune homme.

—Nous n'avons pas, dit-il, les mêmes idées, les mêmes goûts. Laissons cela. Tu auras cinq cents francs par mois, et je regrette de ne pouvoir t'en donner le double. Oblige-moi de faire le moins de dettes possibles, afin de n'être pas forcé de recourir à la générosité de ton grand-père qui aurait trop de plaisir à me faire sentir sa supériorité et mon impuissance. Tu passeras, tous les ans, ici, la moitié de tes vacances. Nous chasserons, nous pêcherons, cela te convient-il ?

—Mais certainement. Vous m'apprendrez ces choses, auxquelles je suis étranger. Anprès de vous, tout me semblera bon.

Allons ! fit le vicomte avec un sourire amer, je vois que tu es un garçon aimable. Les paroles coulent de ta bouche comme miel. C'est une qualité qui me manque, à moi, et qui m'a toujours manqué. Tu n'auras que trop souvent l'occasion de le remarquer.

La cloche sonna pour le déjeuner. Ils se rendirent à la salle à manger.

Maxime resta tout un mois au château des Neiges.

Il n'y éprouva pas la joie qu'il avait espérée.

Maintes fois il eut à souffrir des inégalités de caractère du mystérieux exilé !

Parfois, le matin, son père lui-même frappait à sa porte et criait d'une voix rajeunie :

—Debout paresseux... nous chassons le renard.

Ils partaient, à l'aube, chevauchant sous ce ciel à peine bleui du nord, à travers de vastes plaines où frissonnaient les bruyères violette et les genêts d'or de l'arrière-saison.

Le vicomte de Borianne bavardait, comme regaillardé, et son fils se reprenait d'espérer ; le triple airain qui lui fermait ce cœur finirait à la longue par fondre... peut-être.....

Puis, soudain, il s'arrêtait au milieu d'une phrase, ses traits se faisaient durs, — il redevenait l'homme sombre, qui porte au cœur, ineffaçable, un secret.

Parfois aussi, le vicomte lançait les invitations aux gentilshommes du voisinage, pour de grandes chasses. Et c'étaient, durant plusieurs jours, des fêtes bruyantes... l'antique château s'emplissait de bruit, de toilettes claires et de caquetages.

Les aigles noirs des rochers voisins s'envoaient, effrayés par les coups de feu, et décrivaient de grands cercles au-dessus du castel.

Et le propriétaire paraissait s'amuser très fort, comme s'il eût essayé de se griser de mouvement... pour oublier.

Le lendemain, il s'enfermait à clef dans sa chambre ; et l'on entendait, pendant la nuit, les parquets craquer sous ses pas, s'ouvrir la porte de fer... et des plaintes.....

Maxime, de son lit, écoutait, anxieux, les promenades nocturnes, les gémissements qui passaient, dans la maison ensommeillée, comme les lamentations d'âmes en peine.....

Le jour, il errait autour du manoir, guettant une fenêtre irrévocablement close.

Ces crises passées, la vie redevenait normale au château des Neiges.

Mais, toujours, le père gardait son regard énigmatique, souvent hostile.

Et malgré les élans de tendresse qui transformaient subitement le châtelain, Maxime revint à Châteauroux avec l'affreuse conviction de n'être pas aimé.

IX

MÉPRISES DU CŒUR

A Paris, Maxime et Pierre furent des étudiants modèles.

Ils avaient pris un appartement confortable, derrière le Panthéon, dans cette paisible rue d'Ulm où tant de savants et de lettrés en herbe se sont développés, à l'abri de toutes tentations.

Ils ne manquaient jamais un cours de leur faculté respective, rentraient travailler côte à côte, prenaient leur repas ensemble, allaient peu au théâtre, encore moins dans les brasseries tapageuses du quartier Latin, se couchaient généralement de bonne heure et se à l'aube.

Le jardinier du Luxembourg, ce paradis de la rive gauche, était leur promenade favorite.

Se suffisant à eux-mêmes, ils fuyaient le monde.

C'est le privilège des Parisiens de pouvoir s'isoler à volonté dans leur fourmillière.

Le soir, Maxime, dont sa tante, excellente pianiste, avait fait un